...méril,

Monsieur A. Gris.

14

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

FUNÉRAILLES DE M. DUMÉRIL.

DISCOURS DE M. MILNE EDWARDS,

VICE-PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE,

PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES

DE M. DUMÉRIL,

Le jeudi 16 août 1860.

MESSIEURS,

La mort vient d'enlever, au milieu de nous, un des derniers représentants d'une époque glorieuse pour les sciences, celle où la France, rajeunie et reprenant possession du riche héritage que lui avaient légué les siècles passés, s'appliqua de nouveau aux travaux de l'intelligence et donna de dignes

successeurs à Descartes, à Pascal, à Réaumur, à Lavoisier et à Buffon. Ce temps est déjà loin de nous; mais, hier encore, l'Académie voyait dans son sein un des contemporains de cette phalange nouvelle d'hommes de génie, un médecin qui avait été l'émule de Bichat, l'illustre fondateur de l'anatomie générale, un naturaliste qui fut l'ami et le collaborateur du grand Cuvier, lorsque celui-ci, au début de sa carrière, posait les premières bases de la zoologie moderne et prenait rang dans la science à côté de Geoffroy Saint-Hilaire, d'Haüy, de Laurent de Jussieu, de Berthollet, de Monge, de Lagrange et de Laplace.

En effet, M. Duméril, né à Amiens le 1er janvier 1774, et déjà prévôt d'anatomie à l'école de Rouen en 1793, eut le rare bonheur de pouvoir aider au monument intellectuel qui, malgré le bruit des armes et les enivrements de la victoire, marqua en France les premières années du XIXe siècle.

En 1801, M. Duméril fut chargé de l'enseignement de l'anatomie à la Faculté de médecine de Paris, et pendant sa longue carrière il occupa successivement plusieurs chaires dans cette école, dont la célébrité est si légitime. Il consacra aussi une partie de son temps à l'exercice de la médecine, et, en 1805, on le vit, dans le midi de l'Espagne, affrontant les dangers d'une épidémie cruelle pour contribuer aux progrès de son art. Mais il aimait trop la culture des sciences naturelles pour s'en laisser détourner par le soin de sa fortune, et, tout en remplissant avec zèle les charges de ses fonctions, il ne cessa jamais de s'occuper d'études zoologiques. Ses premières publications eurent pour objet la classification naturelle des insectes ; elles datent de 1797, et, soixante-trois ans après, peu de jours avant sa mort, nous l'avons vu pour-

suivant encore avec une ardeur juvénile des travaux du même ordre.

En 1800, M. Duméril rédigea, sous la direction de Cuvier, les deux premiers volumes des *Leçons d'anatomie comparée* de ce grand naturaliste, et ce ne fut pas seulement de sa plume qu'il contribua à cet ouvrage qui fait époque dans la science: Cuvier se plaisait à reconnaître que M. Duméril l'avait activement secondé dans ses investigations, et qu'il devait à la perspicacité de ce collaborateur zélé une multitude d'observations curieuses.

Ainsi, M. Duméril fut le premier à entrevoir l'analogie de structure qui existe entre les vertèbres et les os du crâne. On peut donc le considérer comme un des fondateurs des théories anatomiques qui, depuis quarante ans, exercent une puissante influence sur la direction des études du naturaliste.

Vers la même époque, M. Duméril succéda à Cuvier comme professeur à l'École centrale du Panthéon, où il avait pour collègue un géologue illustre dont le nom est également cher à l'Académie, Alexandre Brongniart. Puis, en 1802, Lacépède lui confia, au Muséum, le cours d'erpétologie et d'ichthyologie. Pendant plus de cinquante ans, M. Duméril a rempli cette mission, d'abord comme suppléant, ensuite comme professeur titulaire, et le Muséum lui doit la création, non-seulement de la plus belle collection erpétologique qui existe, mais aussi d'une ménagerie pour les reptiles, chose qui n'avait été tentée par aucun naturaliste, et qui est considérée aujourd'hui comme une partie nécessaire de tout grand établissement zoologique. Enfin, les études persévérantes faites par M. Duméril sur cette partie du règne ani-

mal lui ont permis d'écrire, en collaboration avec son disciple, M. Bibron, l'ouvrage d'erpétologie le plus complet et le plus important que l'on possède.

Tant de zèle pour le service de la science, une instruction si variée et des droits fondés sur divers travaux zoologiques dont l'énumération serait trop longue ici, ne pouvaient manquer d'être appréciés par l'Académie, et, longtemps avant la publication du grand ouvrage que je viens de citer, M. Duméril obtint de ce corps savant la récompense que tous les hommes voués à la culture des sciences ambitionnent le plus :

En 1816 il fut élu, par le suffrage de ses pairs, membre de l'Institut de France.

Ce n'est pas sur les bords d'une tombe encore entr'ouverte qu'on peut analyser froidement les ouvrages d'un confrère qu'on vient de perdre, et d'ailleurs c'est à ses secrétaires perpétuels que l'Académie donne mission de juger les travaux de ses membres décédés. Mais, s'il m'était permis de chercher à caractériser en peu de mots les écrits de M. Duméril, je dirais qu'à certains égards ils réunissent les caractères propres à ceux de l'école de Linné et des disciples de Cuvier. En effet M. Duméril s'appliquait toujours à donner à ses classifications la précision, la netteté si précieuses des systèmes linnéens, tout en les rendant l'expression de l'ensemble de nos connaissances sur le mode d'organisation des animaux, ce qui est l'objet principal de la méthode de Cuvier. En marchant dans cette voie, ses efforts ont été souvent couronnés de succès, et son nom ne sera pas oublié par les historiens de la science.

Du reste, ce n'est pas seulement comme savant que M. Du-

méril sera regretté de l'Académie. Par son caractère loyal et ferme, sa franchise naïve, son désintéressement, la douceur de son commerce et la solidité de ses amitiés, il a su conquérir le respect et l'affection, non-seulement de ses collègues, mais de tous ceux qui le connaissaient. Sa vie fut calme et heureuse ; il goûta toutes les joies pures du cœur que la piété filiale pouvait lui offrir, et, en allant rendre compte à Dieu de l'emploi de ses jours nombreux, sa confession sera facile, car il pourra dire : « Ma conscience a toujours été la règle de ma conduite, et j'ai constamment cherché à agir envers autrui comme j'aurais voulu que l'on agît envers moi. »

En effet Duméril fut, avant tout, homme de bien.

DISCOURS

DE M. Is. GEOFFROY SAINT-HILAIRE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE, DIRECTEUR DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,

AU NOM DU MUSÉUM.

Messieurs,

La zoologie française, et le Muséum, dont l'histoire se confond si souvent et si glorieusement avec celle des sciences naturelles, ont deux époques mémorables entre toutes. C'est la gloire de Buffon d'avoir fait presque seul la grandeur de la première; celle de la seconde fut l'œuvre de cette génération puissante dont un dernier représentant vivait parmi nous, renouant la chaîne de temps qui désormais n'appartiendront plus qu'à l'histoire. Lequel de nous, amis, confrères, disciples de M. Duméril, n'éprouvait pas un sentiment de profonde vénération en présence de ce maître qui avait déjà des élèves il y a soixante-six ans! Et comment ne pas être émus,

lorsqu'il nous était donné de serrer respectueusement cette main qui, en 1796, serrait fraternellement celle de Cuvier! Les historiens de l'antiquité nous parlent avec admiration de ces vieillards qui, désarmés par l'âge, se faisaient porter sur le champ de bataille pour encourager les combattants par le souvenir de leurs victoires : M. Duméril eût été, dans les luttes de la science, comparable à ces vieillards de Sparte et de Rome, si, plus heureux, il ne lui eût été donné de combattre lui-même et de vaincre jusqu'à la fin.

Les premiers travaux de Duméril remontent au XVIIIe siècle : les derniers ont vu le jour cette année même. Après les dix volumes de l'*Erpétologie générale,* un autre n'eût plus songé qu'à se reposer : c'est alors même que M. Duméril commença à écrire, d'une main déjà octogénaire, son *Ichthyologie analytique,* suivie elle-même des deux volumes de l'*Entomologie analytique.* Quand l'illustre doyen d'âge de l'Académie lui présenta ce dernier fruit de ses veilles, il était dans sa quatre-vingt-septième année, et deux fois encore depuis , en avril et à la fin de mai dernier, il a pris la parole pour défendre, d'une voix assurée, des opinions autrefois émises. Heureux ceux à qui il est accordé, par un rare privilége de la nature, mais aussi par le pouvoir d'une ferme, d'une énergique volonté, de ne cesser de servir la science qu'en cessant de vivre! Heureux ceux chez lesquels le feu sacré de la science brûle jusque sous les glaces de l'âge, et dont on peut dire, avec l'empereur romain : « Ils sont morts debout!»

Dans une si longue carrière, bien que partagée entre l'enseignement et l'exercice de la médecine, et l'enseignement et la culture des sciences naturelles, que de services rendus à celles-ci!

Dans l'histoire de l'anatomie et de la physiologie comparée, le nom de Duméril restera inséparable de celui de Cuvier, avec lequel, de 1796 à 1800, il disséquait, observait et découvrait. Les deux premiers volumes des *Leçons d'anatomie comparée* sont le fruit de ces travaux communs ; le collaborateur y fut digne de l'auteur, l'élève du maître.

En anatomie philosophique, Duméril émettait, dès 1802 dans son enseignement, dès 1808 dans ses ouvrages, l'idée hardie de la composition vertébrale de la tête qu'un grand poëte, Goethe, avait jusqu'alors seul entrevue, et que l'École allemande allait bientôt reprendre, mais en l'exagérant et la faussant.

A la même époque, en anthropologie, le cadre étroit des trois ou des cinq races dans lesquelles on a si longtemps prétendu enfermer toutes les variations du type humain était, pour la première fois, élargi par M. Duméril.

En zoologie, par ses ingénieux procédés analytiques et synoptiques, il exprimait les caractères avec plus de précision, les rendait plus comparables, délimitait plus exactement les groupes, et réformait, sur plusieurs points, les classifications. En même temps, comme Buffon et Pallas, comme Réaumur et De Geer, comme tant de leurs contemporains, il s'attachait à l'étude des mœurs des animaux, si négligée de nos jours, et pourtant si attrayante, et aussi zoologiquement et même philosophiquement si indispensable : sur ce point, l'auteur de la *Zoologie analytique* était resté naturaliste du XVIII[e] siècle, et le progrès consisterait ici à le redevenir avec lui. L'immense intérêt que les insectes présentent, à ce point de vue, est, sans nul doute, une des causes qui ont valu à leur étude la constante prédilection de M. Duméril ;

c'est par cette grande classe qu'il a presque commencé, c'est par elle qu'il a fini, et entre ses premiers Mémoires entomologiques et l'*Entomologie analytique* se place un autre ouvrage étendu et important : les *Considérations générales sur les insectes*. Parmi les autres livres zoologiques de M. Duméril, les principaux ont pour objet la classe des poissons, dont il a embrassé l'ensemble dans son *Ichthyologie analytique*, et celle des reptiles, dont il a exposé l'histoire naturelle, générale et particulière, avec tous les développements qu'elle comporte, dans cette grande *Erpétologie,* pour laquelle il eut le bonheur de trouver deux collaborateurs aussi savants que dévoués, notre regretté Bibron, et un autre élève plus cher encore, notre collègue M. Auguste Duméril.

Ces deux derniers ouvrages résument, en les mettant au courant de la science, plus d'un demi-siècle d'enseignement au Muséum d'histoire naturelle. Suppléant de Lacépède en 1802, professeur titulaire d'erpétologie et d'ichthyologie en 1825, professeur honoraire en 1857 ; tels sont les titres successifs auxquels M. Duméril a appartenu près de soixante ans à notre établissement. Là, comme à l'Académie, et comme dans la science, il déploya, jusque dans l'extrême vieillesse, si toutefois ce mot peut s'appliquer au grand âge de M. Duméril, une activité qui ne le cédait à celle d'aucun d'entre nous. Jamais enseignement ne fut fait avec plus d'exactitude, avec plus de zèle, plus d'ardeur même, et d'un accent plus animé, que celui de ce professeur octogénaire.

Et ce qu'il était comme professeur, il le fut aussi comme administrateur. L'état des collections, placées de 1802 à 1857 sous sa direction, en est la preuve incontestée.

Très-heureusement secondé, autrefois, par notre savant confrère M. Valenciennes, et depuis par M. Bibron, il ajoutait sans cesse à leur intérêt scientifique, en même temps qu'à leur richesse matérielle; et, je puis le dire sans craindre de rencontrer, quelque part que ce soit, un contradicteur : aucune collection erpétologique n'égale celle que M. Duméril remettait, il y a quelques années, dans les mains filiales d'un successeur digne de lui.

Un autre monument durable de l'administration de M. Duméril est la création de la ménagerie des reptiles, qui permet enfin l'observation, à l'état vivant, d'une des classes les plus difficiles à étudier dans les musées, et une de celles qui offrent le plus d'intérêt, non-seulement pour la zoologie, mais pour la physiologie comparée. Cette création est l'œuvre propre de M. Duméril. La pensée en était nouvelle, quand il l'a émise; et, en peu d'années, malgré l'insuffisance du local dont il avait fallu provisoirement se contenter, la collection des reptiles vivants était digne de prendre place à côté de la grande ménagerie, instituée un demi-siècle auparavant par mon père, et qui depuis a été imitée par toute l'Europe. La ménagerie erpétologique ne manquera pas de l'être à son tour.

C'est en 1857 que M. Duméril descendit de sa chaire et rentra dans son cabinet, non pour s'y reposer, mais pour y travailler plus que jamais. Il avait résolu de consacrer les années qui lui restaient, à revoir, à résumer, en les complétant, les résultats scientifiques de sa vie tout entière. Après les poissons, dont il venait de s'occuper, il se remit à l'étude des insectes. Quand, après trois ans, il eut coordonné, dans le dernier de ses ouvrages, ses innombrables travaux sur

sa science de prédilection, il éprouva une douce satisfaction, celle d'avoir assez vécu pour tenir à la science la promesse qu'il s'était faite pour elle ; mais, en même temps, il comprit que quelque chose allait lui manquer. Il craignit d'avoir à se reposer.

Sans doute il eût repris la plume. Malgré ses quatre-vingt-six ans, il était permis d'espérer qu'il ferait pour ses travaux anatomiques et physiologiques ce qu'il venait de faire pour ses travaux zoologiques. Mais, à ce moment même, lui que la vieillesse avait à peine touché, il la sentit venir tout à coup ; le temps sembla reprendre ses droits sur lui ; une légère maladie, sans l'abattre, suffit à l'affaiblir. A la rapidité de ce déclin subit, il comprit que sa fin était proche ; et, quand il l'eut compris, il le dit, comme il eût dit une autre vérité ; parlant en médecin sur lui-même, acceptant avec résignation, avec sérénité, l'inévitable événement, en consolant à l'avance ses fils et toute cette famille aimée, et si digne de l'être, qui se pressait autour du patriarche vénéré de la science.

C'est ainsi que s'éteignit M. Duméril. Il fut heureux jusqu'au dernier jour, c'est lui qui l'a dit, et plein de confiance dans ce qui allait suivre.

Une telle fin devait couronner une telle vie. Au terme de sa carrière, M. Duméril pouvait remonter le cours d'une existence presque séculaire, sans trouver un seul jour à en retrancher. M. Duméril a été de ceux dont on peut dire : En lui l'homme valait le savant. Dévoué à l'amitié, affectueux envers ses collègues, paternel envers ses élèves, bienveillant pour tous, il se plaisait à louer, même ses émules, et à encourager encore quand il n'avait pas à louer. On

le citait comme un type de droiture et de loyauté; on aimait en lui cette bonté vraie, toujours prête à passer de la parole à l'acte. Beaucoup ont eu à se louer de lui, personne n'a jamais eu à s'en plaindre.

Tel était M. Duméril; et c'est pourquoi le connaître, c'était le vénérer, et c'était aussi l'aimer.

DISCOURS

DE M. A. VALENCIENNES

MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

Messieurs,

Ce n'est pas seulement comme confrère de M. Duméril dans la section de zoologie, à l'Académie des sciences, ni comme son collègue au Muséum d'histoire naturelle, que je m'avance sur le bord de cette tombe où vont être ensevelis les restes mortels de l'excellent homme que nous regrettons; c'est pour exprimer, au moment d'un suprême adieu, les sentiments de reconnaissance dont je suis et resterai toujours pénétré pour le premier professeur auprès duquel j'ai été attaché en qualité d'aide. Ces souvenirs remontent à l'année 1812; depuis cette époque, déjà si éloignée, M. Duméril n'a pas cessé d'avoir pour moi les sentiments les plus affectueux et de m'en faire ressentir les bons et heureux effets. Les deux savants confrères que vous venez d'entendre ont rappelé les services importants et incessants rendus par M. Duméril aux sciences naturelles, physiologiques et médicales. Je ne pourrais que répéter ce qu'ils viennent de dire

d'une vie consacrée à l'étude et à l'enseignement pendant plus de soixante ans. Je dois donc être bref. Ce n'est pas d'ailleurs ici, et sous l'impression douloureuse ressentie devant un tombeau, que l'esprit est assez libre et le temps assez étendu pour énumérer ce que le savant confrère a fait avec tant de zèle et d'activité. Ce pieux devoir sera rempli par la voix éloquente et habile du secrétaire perpétuel de l'Académie.

André-Marie-Constant Duméril naquit à Amiens, le 1er janvier 1774. Il est encore un exemple des savants dont la carrière a été fixée par un penchant irrésistible vers l'étude de la nature, par l'attrait des sciences naturelles et par le vif désir de connaître les admirables ressources de l'organisation des êtres animés. Dès sa première jeunesse il s'occupait avec ardeur à découvrir les mœurs des insectes, et en même temps à connaître les plantes sur lesquelles vivent les espèces observées. Il a donc débuté par être presque en même temps zoologiste et botaniste. Il aimait à communiquer à ses camarades les observations qu'il avait faites. Il contracta de bonne heure l'habitude d'enseigner aux autres, exercice si utile pour apprendre soi-même.

Il m'a souvent répété qu'il entrait à peine dans sa quinzième année, qu'il avait déjà un jeune auditoire aimant à le suivre dans ses excursions botaniques ou entomologiques aux environs d'Amiens, et entendre les développements qu'il leur donnait. C'est en explorant les grandes savanes tourbeuses du département de la Somme qu'il fit ses premières observations sur les lézards d'eau douce, comme on appelait encore à cette époque les Batraciens du genre des Tritons et des Salamandres.

Il quitta Amiens vers l'âge de dix-neuf ans pour se rendre à Rouen, afin de continuer et d'étendre ses connaissances anatomiques. Il fut remarqué par Lemonnier, et il devint bientôt chef des travaux anatomiques de l'école secondaire de cette ville sous cet habile chirurgien. Il s'y lia d'une constante amitié avec Guersant.

Bientôt le séjour de Paris le fixa dans ce grand centre ouvert à toutes les intelligences. Son amour pour l'étude de la nature le rapprocha du Muséum d'histoire naturelle. Il y devint bientôt le collaborateur de Cuvier; il fut apprécié par Geoffroy Saint-Hilaire et par Lacépède. Ces savants l'associèrent aux premiers travaux de la Société philomathique, à ceux des écoles centrales. Il devint un des plus zélés collaborateurs de notre illustre Alexandre Brongniart. Ils restèrent unis par une inaltérable amitié; la droiture de leur caractère, la sincérité de leur parole, les mêmes goûts pour les sciences naturelles, devaient réunir le maître, l'élève et l'ami.

L'esprit d'ordre qui dirigeait toujours les travaux de M. Duméril lui fit rendre bientôt de nombreux services dans la distribution des collections de reptiles et de poissons du Muséum d'histoire naturelle. Lacépède avait puisé dans les manuscrits et dessins rapportés par Commerson, savant médecin, compagnon de Bougainville dans la grande expédition nautique qui visita les terres australes en 1769, en même temps que Cook les reconnaissait pour l'Angleterre. Le continuateur de Buffon avait transcrit dans son *Histoire des poissons* les phrases latines linnéennes que le naturaliste avait composées pendant la circumnavigation de l'amiral français. Lacépède publia une copie malheureusement très-

réduite des dessins faits sous les yeux de Commerson. M. Duméril comprit alors la nécessité de raccorder les travaux de Lacépède à ceux de Commerson. Il mit en ordre pour les collections ou pour la bibliothèque du Muséum ces précieux matériaux, en écrivant de sa main tous les renseignements nécessaires pour établir ce premier travail. Il peut paraître minutieux pour ceux qui ne se sont pas livrés à l'étude spéciale des poissons, mais il est bon de publier qu'en se livrant à ce travail, qui exigeait autant de vrai savoir que de patience, notre savant confrère a rendu, à cette époque, un véritable service aux sciences ichthyologiques.

M. Duméril fut alors reconnu, par ses recherches anatomiques faites à côté de Cuvier, un des savants zoologistes du Muséum d'histoire. Il fut donc naturellement choisi par Lacépède pour son suppléant. Il conserva cette suppléance jusqu'à la mort du grand ichthyologiste de ce temps; et il n'obtint la place de professeur de zoologie au Muséum pour l'erpétologie et l'ichthyologie qu'en 1824. Il a rempli cette chaire jusqu'à ce que l'âge l'obligeât de la quitter, mais en éprouvant la douce joie de la transmettre à son fils, qui s'est fait connaître par sa collaboration à la grande histoire des reptiles entreprise et exécutée par son père.

L'esprit droit et méthodique de M. Duméril lui dicta cette méthode d'enseignement qu'il a nommée ZOOLOGIE ANALYTIQUE. Il l'a appliquée non-seulement à ses leçons, mais à ses ouvrages ou à ses nombreux mémoires sur les insectes.

C'est par des travaux aussi solides que variés que M. Duméril s'est placé au premier rang parmi les zoologistes de notre temps.

La franchise, la droiture, l'aménité, la sûreté, sont les qua-

lités de cœur et d'esprit qui peignent M. Duméril. Elles lui ont fait des amis de ses nombreux élèves ; elles lui ont rendu douce et heureuse cette vie souvent remplie d'amertume, elles ont diminué la vivacité des douleurs auxquelles il ne lui a pas été donné de se soustraire. Il a eu le bonheur de les adoucir par l'heureux mariage qu'il fit avec une compagne distinguée par ses qualités de cœur et d'esprit (1); par les fils laborieux et instruits qu'elle lui a donnés; par les unions que ceux-ci ont contractées. Mesdames Constant et Auguste Duméril, nées dans sa propre famille, ont été pour lui de véritables filles, qui déjà ont reçu de leur beau-père la récompense de leur dévouement dans le plaisir qu'elles devaient éprouver à le lui entendre répéter.

M. Duméril s'est éteint doucement, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, honoré des distinctions bienveillantes qu'il a reçues de l'Empereur, membre de toutes les académies de l'Europe, entouré de soins assidus, flatté des témoignages de la reconnaissance de ses élèves, et ayant pendant sa vie obtenu, des hommes auxquels il a rendu tant de services, le titre que notre société appelle HOMME DE BIEN, et que, dans la société de l'ancienne Rome, on appelait VIR PROBUS.

---

(1) Mademoiselle Delaroche, jeune veuve de M. Say, frère de J.-B. Say et chef de bataillon du génie, mort dans l'expédition d'Égypte.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.